

ville, le rang qu'elle tenait ailleurs ? Hélas ! nous n'en sommes pas tout-à-fait là. Et elle a, malheureusement pour nous, trop pu s'apercevoir que, en venant de Paris à Lyon, elle s'éloignait en réalité de l'Italie. Dans les quatre concerts qu'elle donna d'abord, elle semblait avoir pris à tâche de révéler la véritable nature de son talent admirable. Prodigue d'elle-même, elle interpréta tour-à-tour les deux genres *seria* et *buffa* de Rossini, dans *Semiramide*, *il Barbiere* et la *Cenerentola*. Elle fit pétiller à nos oreilles les vives paillettes de la *Lucrezia* ; puis, tout à côté, les accents languoureux de la *Somnambula*, et jusqu'au style diamanté de Paccini, dans la *Niobé*. Erreur et mécompte ! La foule, un moment attirée par l'étrangeté de la chose, reprit bientôt le chemin des Célestins ou du Jardin-d'Hiver ; et, dès le troisième, ces concerts ne faisaient plus d'argent !

Pardonnez-leur, sublime artiste, pardonnez-leur ; car, en vérité, ce sont là gens coutumiers du fait : et je m'étonne qu'on ne vous en eût point averti. Ils ont laissé chanter Tamburini paisiblement dans le désert. Ils gardent le même accueil pour toute troupe italienne qui s'aventure à remonter le Rhône. Ils en ont eu assez des *Puritains* après deux représentations. Quand Duprez, votre compatriote, par la voix, vint chez eux, ils le sifflèrent ; ils s'en glorifient encore aujourd'hui ; et, pour un peu, consacreraient volontiers ce souvenir dans les armes de la ville ! — Mais, vous-même, n'aviez-vous donc pu juger, sur vos affiches mêmes, à quel point l'italien est cultivé parmi nous ? Un jour, elles portaient l'air d'*Arsau* (lisez Arsace) ; — puis, c'était *il Barbiere di Siviglio*. — Une autre fois, la *Generentola* ; sans parler de la *Somnambula*, de l'air composé par Mad. Malibran, et mille autres gentillesses !

En vain multiplierait-on les séductions : elles échoueraient contre ce vice de nature. La direction se propose, dit-on, d'appeler à Lyon les illustrations de la salle Ventadour. Dispensez-les du voyage ; dispensez-nous de l'épreuve. N'entendez-vous pas déjà nos dilettanti reprocher à Rubini de n'être pas assez acteur ? à la Persiani... que sais-je ? de n'avoir pas d'assez riches costumes ? Lablache lui-même, croyez-le, n'obtiendrait ses lettres de naturalisation lyonnaise qu'en dépouillant Dulcamara pour vêtir Fontanarose. — A tout ceci, je le sais, ils ont leur réponse prête : « Quand je vais au théâtre, j'aime à comprendre ce que l'on chante. » Justification sans réplique, et que jamais je n'essayai de réfuter ; car si tels accents ne dépassent point leur oreille, si la langue de Rossini, de Cimarosa est, en effet, pour eux lettre morte, pardonnez-leur, Alboni, pardonnez-leur, je le répète : vous voyez bien que, de leur propre aveu, ils ne vous comprenaient pas !

Se voyant dans cet impasse, la grande artiste s'est montrée femme de ressources ; car elle a joué *la Favorite*. Elle s'est montrée femme d'esprit ; car elle l'a jouée jusqu'à six fois de suite, sans doute afin que la leçon fût complète. Puis elle a abordé *la Reine de Chypre*, et enfin *Charles VI*. — De cette tentative, l'issue n'était pas douteuse. — Ainsi que l'écrivait un de nos plus judicieux collègues : « M^{lle} Alboni a bien assez de talent pour réussir même dans *la Favorite*. » Elle a donc triomphé sous les traits de Léonor, de Catarina et d'Odette. Mais, quoique bien supérieure à tout ce que nous avons entendu dans ces rôles, quoique y ayant même gagné l'occasion de montrer une intelligence scénique et une animation qu'on lui avait tout d'abord déniées, elle n'en a pas moins, selon nous, évidemment dérogé en mettant ses facultés